

PAUL VERCHÈRES

Meurtre au bal



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-063

Meurtre au bal

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 585 : version 1.0

Meurtre au bal

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

C'était le soir du bal des Artistes.

Tout Métropole était au complet dans ce qu'il y avait de plus célèbre parmi les gens de la radio.

Les grandes salles et les salons de l'hôtel National étaient remplies à craquer.

L'éclatement des lampes de photographie jetait des éclairs presque continuels.

C'était le soir de la fête.

Dehors, devant l'hôtel, c'était un va-et-vient de taxis.

Dans les couloirs, on ne voyait que couples, devisant, causant, évoluant.

La salle de danse regorgeait d'une foule bigarrée, chamarrée.

Les hommes étaient corrects dans le sévère habit noir qui leur donnait l'allure de pingouins

savants.

Les femmes, épaules nues, gorge presque nue dans les robes longues aux couleurs savamment choisies.

Et là-dessus l'atmosphère artificiel, enfumé, irréel qui règne dans ces endroits, en ces soirs-là...

Un grand concours de célébrités se trouvait là.

On en rencontrait de tous les genres, de tous les âges.

Il y avait des chanteurs et des chanteuses de renom, des acteurs reconnus et des actrices aux grandes émotions.

On voyait des producteurs et des directeurs, des agents et tous les métèques qui vivent aux crochets des célébrités.

C'était le brouhaha et les rires, la joie bruyante ou distinguée, suivant le cas.

Les couples évoluaient d'un groupe à l'autre.

On se donnait la main.

On appréciait de se rencontrer là.

On se joignait à des bandes.

Les petits salons privés regorgeaient de monde.

Taminara était là.

La grande artiste internationale avait accepté de présider le bal.

Et on voyait, parmi les vedettes locales, Lili Dorn, la grande actrice, et son mari dont elle était divorcée, Antonio Fesanges.

Lui était là avec la femme qui cohabitait avec lui, l'actrice Monique Monnier.

Elle s'était fait accompagner par un tout jeune homme tout fier de ce qu'il croyait être une conquête. Rougissant, François Lafond semblait bien mal à l'aise dans cette joie nouvelle.

La fête battait son plein, et parmi ceux qui avaient gagné des récompenses pour leur mérite insigne au cours de l'année, il s'en trouva une demi-douzaine environ qui émigra vers un salon particulier.

Et c'est dans ce salon, alors que plus loin, dans la grande salle, se déroulait le plein du bal, que le

drame qui va vous être raconté se joua.

Ce salon réunissait, en plus de quelques étrangers en dehors du monde des artistes, venus au bal pour voir de près ces gens, quelques-unes des plus brillantes figures parmi les chanteurs et chanteuses populaires.

On voyait Sonia, la grande chanteuse que le public s'arrachait.

Robert Roberti, le chanteur international, dont la voix rêveuse caressait le cœur des auditrices.

D'autres encore, Billy Sanders, le pétillant interprète de la chanson bouffe.

Salvatti le pseudo-chanteur d'opéra, qui charmait les auditoires de clubs de nuit.

Ramon Espiza, le chanteur sud-américain, et sa maîtresse, la jeune danseuse russe Toranovna.

Et dans le fond de scène, promenant un sourire amusé sur ces gens factices, tout en surface, Guy Verchères.

Qu'est-ce qu'il faisait là ?

Oh, une chose toute simple.

La veille, Lili Dorn était venue le voir.

– Monsieur Verchères, avait-elle dit, j’ai besoin de vous.

– Ah, oui ? Et Pourquoi ?

– Elle lui expliqua brièvement qu’elle allait au bal, le lendemain soir, et qu’elle porterait ses bijoux.

– Je crains les escrocs, dit-elle. Je les crains comme la mort. Je voudrais que vous soyez là...

Mais Guy Verchères avait secoué la tête.

– Madame, dit-il, je crois que vous vous trompez d’adresse. Il faudrait confier vos craintes à la police... ou à une agence de détectives privés. Moi, je ne pourrais certainement pas vous servir demain soir...

Mais Lili Dorn ne démordit pas si facilement.

– Écoutez, dit-elle, vous ne comprenez pas. Naturellement, pour une surveillance ordinaire, je demanderais des détectives privés, comme vous dites, et je ne viendrais pas vous offrir ce travail qui n’est tout de même pas digne de vous...

– Ce n’est pas la question, protesta Verchères...

– Mais oui, mais oui, c’est la question, répliqua la belle artiste. Et je ne saurais nullement vous blâmer. Vous n’êtes pas de cette classe. À chacun son métier. Si je veux des surveillants, je sais où les prendre, d’ailleurs il y en aura... Mais j’ai des raisons bien spéciales de venir vous demander.

Lisez ceci !

« Ceci », c’était une lettre, tapée à la machine, écrite sur un papier monogramme, et qui se lisait comme suit :

« Chère madame Dorn :

Demain soir, vous assisterez au Bal des Artistes de la Radio. Vous y porterez vos bijoux. Je crois que vous ne résisterez pas à la tentation de les exhiber devant tous ces gens. C’est une des rares occasions où vous pouvez le faire. Sur la scène du clinquant ou du vrai, c’est tout à fait pareil. Mais dans un bal, où les gens vous

touchent, sont là, à deux pas... les bijoux, hein ? Les vrais de vrais ! Pas la pacotille... Alors je suis bon type, moi, et je vous avertis que je vais vous voler vos bijoux. Ce sera probablement très simple, et avant que la soirée ne se finisse, vous serez plus pauvre par une centaine de milliers de dollars... »

Et c'était signé :

« Cassandre. »

Guy Verchères lut songeusement la lettre. Quand il eut fini, il l'examina en tout sens.

– Avez-vous l'enveloppe ? dit-il.

Elle sortit de sa bourse une enveloppe.

Guy la prit, la tourna et la retourna...

– Naturellement, aucune possibilité de découvrir la provenance de la lettre. Aucune empreinte dessus, probablement, hors celles des employés des postes, et les vôtres.

– Êtes-vous plus intéressé, maintenant ?

Guy leva les yeux sur la belle actrice, et sourit.

– Naturellement.

Et qui ne l’aurait pas été ?

Guy Verchères ex-escroc lui-même, gentleman-cambrioleur, ne pouvait s’empêcher de s’incliner devant l’habileté de Cassandra.

Cet homme, personnage mystérieux, à qui on ne connaissait pas d’autre nom que celui-là, et qui se spécialisait dans les vols de bijoux, laissant derrière lui une carte de visite imprimée, au nom de Cassandra, était devenu presque légendaire.

Doué d’une remarquable dextérité, il réussissait souvent les coups les plus audacieux.

Connu dans tous les pays, recherché par toutes les polices du monde, il éludait pourtant toutes les poursuites.

On ne lui connaissait pas de visage.

Cassandra pouvait être cet homme là-bas, ou cet autre. Il pouvait être vieux ou jeune, il pouvait même être une femme.

– Oui, je suis intéressé, dit Verchères. C’est la méthode de Cassandra. Il avertit ses victimes, avant de les voler, et je crois que si cette lettre est

bien de lui, vous avez besoin de plus de protection que de simples détectives ordinaires...

Il réfléchit un moment.

– J’irai, dit-il. Mes services vous coûteront cinq mille dollars. Rien si je ne réussis pas à déjouer Cassandra... Mais je crois que je connais à peu près tous ses trucs...

Il tendit la main.

– C’est un marché, dit-il.

Lili Dorn fit la moue.

– C’est un marché dispendieux. Vous chargez cher...

– Que préférez-vous ? Le vol de vos bijoux ? Au moins vous courez le risque de sortir de l’aventure avec encore vos bijoux...

– Évidemment...

– Est-ce qu’ils valent ça ?

– Oui.

Elle sourit.

– Normalement, je préférerais les laisser dans

mon coffre-fort... Mais deux agents de Hollywood assisteront au bal... alors, vous comprenez...

– Oui, je comprends... Et d'ailleurs, répliqua Verchères, je ne suis que trop heureux de me mesurer avec Cassandra !

C'est ainsi que se passèrent les choses...

II

Et c'est ainsi que ce soir, dans tout le brillant, le chatoyant du bal, Guy Verchères, élégant dans son habit correct, regarde d'un air amusé évoluer tous ces gens.

Et il est ici dans ce petit salon, parce que Lili Dorn y est.

Elle y est depuis dix minutes à peine. Au moment où la conversation semblait souffrir un ralenti, Lili Dorn est entrée.

Régal dans sa robe de lamé. Belle comme seule elle savait l'être. Ses épaules nues un spectacle inoubliable, la peau veloutée, avec des reflets dorés qui rendaient le galbe une chose à être longuement admirée.

Et parce que c'était Lili Dorn, tous les regards se tournèrent vers elle lorsqu'elle entra.

Elle était accompagnée de son inévitable petit

jeune homme, fort mal à l'aise à côté de tant de gloire.

Il lui servait de chevalier servant dévoué, mais bien peu remarquable.

Elle l'entraînait littéralement derrière elle.

Il était comme lié à elle, et la suivait à petits pas, imitant ses moindres méandres, épousant chacune des virevoltes qu'elle faisait.

Lili Dorn avait évolué de salon en salon, recevant d'un endroit à l'autre les hommages les plus attentifs.

Mais ce n'était pas ça qu'elle voulait.

Elle cherchait quelqu'un.

Dans sa tête un plan s'était fait, multiplié encore par l'effet des nombreuses consommations prises.

Si elle avait craint Cassandre, elle semblait fort peu s'en soucier maintenant, car elle buvait ferme, et à mesure que l'alcool brouillait ses idées, une sombre détermination semblait se lire sur son visage.

Puis...

Puis elle était arrivée dans le salon où buvaient Salvatti, Sanders, Roberti, Ramon Espiza et leurs femmes ou maîtresses, ainsi que la belle Sonia et une dizaine d'autres chanteurs de moindre importance.

Et là, Lili Dorn s'était transformée.

Si elle cherchait quelqu'un elle venait de le trouver, car immédiatement en entrant, son visage s'illumina, et elle eut un grand geste...

– Enfin ! s'écria-t-elle...

Et elle fonça sur Ramon Espiza qui la regardait venir avec un sourire amusé.

– Ramon ! Mon petit Ramon, voilà une heure que je te cherche... Je voulais t'embrasser, te féliciter, te dire ma joie... Il faut que je t'embrasse !

Et elle entourait le cou du jeune homme de ses beaux bras, et elle liait ses lèvres aux siennes dans un baiser vraiment plus fait pour l'alcôve que pour le salon public...

Ramon se dégagea doucement, la regarda d'un

air timide, puis regarda sa maîtresse, la belle Toranovna, impassible non loin de là...

Il rougit un peu...

– Je t’en prie, Lili, dit-il, il ne faut pas te laisser emporter par tes impulsions... La première chose que tu sauras, je les prendrai au sérieux...

Il avait réussi à reprendre un ton badin en disant ça.

Mais la voix de Lili, sérieuse, passionnée, lui répondit sans fléchir :

– C’est ce que je veux Ramon. Il FAUT que tu prennes la chose au sérieux...

Il secoua la tête :

– Voyons, voyons !

Mais Lili lui prit le bras.

– D’ailleurs, tu méritais ce baiser... Je te le donne surtout parce que je t’aime beaucoup, ensuite parce que tu mérites des félicitations, et c’est ma façon de les offrir.

Ramon avait gagné, par le vote populaire, le trophée dédié au meilleur chanteur de genre.

Il tenait sous son bras cette plaque de bois sur laquelle était rivée un appliqué de bronze où se lisait la citation.

– Montre-moi ! dit Lili, et elle prit l’objet des mains de Ramon.

Elle le mit sous son bras à elle.

– Et maintenant, dit-elle, je suis la gardienne du trophée. Pour ce soir, je suis ta servante, Ramon. Je porterai ce trophée pour toi...

Taranovna s’approcha doucement, marchant comme marche la panthère qui s’apprête à mordre.

D’une voix très douce, mais qui fut entendue de tout le salon, elle murmura :

– Je crois qu’en fait, la gardienne de cette chose, c’est moi. Si je choisis de l’être, personne n’osera me le disputer.

Depuis l’entrée de Lili, on s’était tu dans le salon.

Personne ne bougeait, personne ne parlait.

On sentait que quelque chose allait se passer.

Il était secret de polichinelle que Lili aimait Ramon, mais que le beau sud-américain l'avait toujours repoussée.

Et maintenant, rivale et maîtresse étaient l'une devant l'autre.

Le pauvre Ramon, ne sachant trop que faire, fit un visage sévère à Toranovna, et la Russe, se soumettant tout à coup, vira sur les talons et s'en alla à la table, où elle se servit un grand verre de rye, avec à peine trois gouttes d'eau dedans.

Lili ricana :

Et Toranovna se retourna comme un fouet qui cingle, et lança le contenu du verre à la face de Lili.

Alors ce fut le tintamarre.

La belle actrice lança un juron qui était loin d'être catholique, et ressemblait aux origines de Lili, qu'on disait venue de très bas, que son langage habituel pouvait le faire croire.

Ramon s'interposa entre les deux femmes, car elles se lançaient l'une sur l'autre.

Puis ce fut le petit jeune homme qui

s'interposa aussi, retenant Lili.

Deux minutes plus tard, l'échauffourée était terminée, et le calme était rétabli.

Lili ne sortit pas de la pièce.

Elle alla s'asseoir sur le divan où s'était laissé tomber Ramon, et elle arrangea calmement sa coiffure déplacée, son maquillage souillé par le rye.

Taranovna, dans son coin, blasphémait en russe, dans un monotone à peine perceptible, mais d'une façon continue, longue, qui durait.

Verchères n'avait pas bougé.

La bagarre terminée, il avait jeté un coup d'œil sur le cou de Lili, sur ses doigts, ses poignets, ses cheveux.

Les bijoux étaient là, intacts.

Cassandre n'avait pas encore frappé.

Dans sa tête, Verchères se demandait qui pouvait être Cassandre.

Il avait examiné chacun des occupants du salon. Ils étaient tous des artistes, et seuls, deux

étrangers et leurs compagnes étaient là.

Mais ils avaient tous deux si peu le type de l'escroc international que Verchères sourit...

Puis il se reprit :

Cette réaction était justement celle que voudrait provoquer Cassandre.

Passer pour un bon bourgeois devait être le premier de ses soucis. On ne le soupçonnerait jamais, attifé ainsi...

Verchères examina plus attentivement les deux étrangers.

Un gros court, un grand maigre. Ne se connaissant pas, selon toute apparence. Ils étaient chacun de leur côté du salon, et causaient avec des artistes.

La conversation se poursuivait presque à voix basse, et on sentait que c'était au sujet de Lili et de Ramon.

Pendant ce temps, Toranovna débitait toujours ses jurons slaves.

Lili, assise près de Ramon, tenait toujours le

trophée qu'elle n'avait pas lâché une seconde.

Elle s'était laissé tomber la tête sur l'épaule de Ramon. et elle lui murmurait des mots tendres à l'oreille.

L'homme, rouge, ne savait plus où se mettre.

Il regardait dans le coin, où se tenait Toranovna.

Et il regardait autour de lui.

On faisait semblant de ne rien voir.

Le début de bagarre avait jeté un froid sur l'assistance, et cela prendrait quelques minutes pour ranimer un peu l'allure de la veillée.

Tout à coup, Verchères tourna les yeux vers la porte, et il vit Fesanges, le mari divorcé de Lili Dorn, qui se tenait là, regardant la scène d'un air impassible.

Depuis combien de temps était-il là ?

Qu'avait-il vu de la scène qui venait de se passer ?

Rien dans son visage n'avouait qu'il avait été témoin de quelque chose...

Guy Verchères se souvint qu'il y a deux ans, lorsque Lili avait demandé le divorce, elle avait prétendu une infidélité de son mari. Celui-ci avait prouvé hors de tout doute qu'il n'en était pas coupable.

Seulement, Lili Dorn était belle, elle savait pleurer aux moments propices, et le juge était susceptible...

Il s'était dit, dans les cercles bien informés, que Fesanges avait juré vengeance.

Il avait fait plusieurs scènes à Lili depuis le divorce, mais elle avait toujours ri de lui.

Et Fesanges était partout où était Lili.

Il la suivait, c'était évident.

Dans cette embrasure de porte où il se tenait, qu'avait-il vu du baiser si audacieusement donné à Ramon.

Et de la bagarre ?

Et que pensait-il maintenant de sa femme collée sur Ramon ?

De sa femme murmurant des mots doux aux

oreilles du chanteur sud-américain ?

Il disparut soudain, absorbé par la foule dans le corridor.

La paix était revenue dans le salon, et déjà il recommençait à avoir une certaine animation.

Toranovna était près de la table, et elle se servait à boire...

Ramon et Lili causaient.

Le chanteur semblait s'être résigné, et maintenant il répondait à la belle actrice...

Et les bijoux étaient encore là.

Verchères soupira, et il alla se servir à boire.

III

Il ne quitta pas le salon.

Il gardait les yeux sur les bijoux.

Et pas une minute enleva-t-il les yeux de sur l'actrice.

Un moment, cependant, il l'a quitta du regard.

C'était pour se servir une autre consommation. Et quand il retourna, Lili était seule sur le divan. Ramon Espioza était parti. Il n'était pas dans le salon. Et Toranovna sortait, elle, juste comme Guy se retournait.

Verchères fit quelques pas rapides, mais il ne vit personne des deux dans le corridor.

Quatre ou cinq portes ouvraient sur celui-ci, et le chanteur, comme la danseuse, pouvaient bien être entrés dans n'importe laquelle de celles-ci.

Verchères, que son devoir retenait avec Lili Dorn, revint dans le salon, non sans avoir vu

Fesanges appuyé contre le mur du corridor, à une vingtaine de pieds de la porte du salon.

Et en dedans, l'un des étrangers était maintenant debout non loin du divan où Lili était assise.

La belle actrice pleurait, la tête baissée...

« Mais que se passe-t-il donc ? » se demanda Verchères. Le seul temps de me verser une consommation, et voici que les événements prennent un drôle de cours.

Il se sentait vaguement mal à l'aise, sans trop savoir pourquoi.

Puis, il se versa une autre consommation.

Cela, c'était pour du renfort. Il avait besoin de voir clair dans cette affaire, et il fit une chose qu'il ne faisait jamais.

Il prit une autre consommation.

Il se retourna, en tout dix secondes...

Mais quand il reprit sa vigie, Lili n'était plus là.

Lili et l'étranger qui était debout près d'elle.

C'était le gros bedonnant, et il n'était plus là.

Guy Verchères laissa échapper un juron sonore.

Puis il sortit à grande enjambée.

Mais dans le corridor, il se fraya un passage dans la foule, sans trouver celle qu'il cherchait.

Il passa la tête dans chaque porte, explora les salons.

Celui-là, et un autre, puis un autre.

Il y avait une autre porte, mais celle-là il ne l'ouvrit pas. Elle était inscrite du mot-barrière : DAMES-LADIES.

Il resta en faction, estimant que Lili, était peut-être entrée là.

La porte resta close.

Puis une jeune fille s'en vint tranquillement, ouvrit la porte, entra.

Verchères essaya de jeter un coup d'œil, mais il fut trop lent, et ne vit rien de l'intérieur.

Puis tout à coup la porte s'ouvrit avec grand fracas, et la jeune fille sortit en trombe.

Elle était pâle, et elle fit plusieurs pieds avant de crier.

De crier tout à coup, comme si elle réalisait l'horreur de ce qu'elle avait vu !

Un cri long, perçant, qui ameuta tout le monde...

Le gros bedonnant, le grand maigre apparurent de nulle part...

Verchères étendit les bras pour contenir ceux qui se précipitaient vers la jeune fille.

Du calme, criait-il, du calme !

Il bloquait effectivement l'approche de la jeune fille. Puis les deux étrangers l'encadrèrent, et l'un d'eux glissa à l'oreille de Verchères :

– Très bien, nous allons nous en occuper. Voyez ce que la jeune fille a... Détectives privés !

Et il montrait son insigne...

Verchères ne discuta pas. Confus d'avoir soupçonné ces deux hommes, il se rendait bien compte maintenant qu'il aurait dû plutôt collaborer avec eux.

Il avait, c'était vrai, l'excuse de l'ignorance.

Il s'approcha de la jeune fille, pendant que les deux détectives privés, maintenant aidés de trois employés de l'hôtel, retenaient la foule.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Verchères. Calmez-vous, qu'est-ce qu'il y a ?

La jeune fille sanglotait éperdument.

Elle montra la porte de la toilette, et ses pleurs redoublèrent...

– Là ! parvint-elle à dire, dedans... une femme morte !

Verchères ne fit qu'un bond, et ouvrit la porte qu'il referma sur lui aussitôt entré.

Dans un coin de l'appartement, il y avait une petite table de toilette, un miroir, une chaise de métal.

La chaise était repoussée, et entre celle-ci et la table, il y avait un cadavre étendu au long, un couteau planté en pleine nuque.

C'était Lili Dorn...

Et sa gorge ne portait aucun bijou... ses doigts

non plus, ses poignets encore moins.

Une petite fenêtre ouvrant sur un puits de lumière, était grande ouverte...

IV

Guy Verchères ne resta pas longtemps dans l'appartement.

Assez longtemps pour se rendre compte que nul suicide n'avait été commis là, mais bien un meurtre.

Un meurtre brutal, exécuté de sang-froid, et donnant toutes les apparences du vol comme mobile.

Verchères s'appuya contre la table un instant, après avoir constaté la mort de Lili, dont le pouls était complètement stoppé.

Il regarda la scène sous ses yeux, s'en emplit la mémoire.

Puis il sortit tout souriant, referma la porte derrière lui, et resta devant.

– Ce n'est rien du tout, dit-il, une fausse alarme. La jeune fille a eu peur de l'eau sur le

plancher et elle a manqué tomber... N'est-ce pas, mademoiselle ?

La jeune fille le regarda un moment, l'air étonné. Elle semblait avoir recouvré les esprits.

Puis elle comprit et s'empressa de corroborer ce que venait de dire Guy Verchères.

– Certainement, c'est ça, dit-elle. Je suis stupide... C'est la fatigue... Et elle eut un pâle sourire.

Les deux détectives l'entraînèrent, pour la soustraire à toute indiscretion.

Verchères appela deux des employés de l'hôtel, et leur expliqua à voix basse ce qui se passait au dedans.

– Il s'agit de faire venir la police, dit-il, mais surtout de s'arranger pour qu'ils ne soient pas vus. Inutile d'avoir de la panique. Vous allez verrouiller cette porte, et l'un de vous va se tenir ici, pour empêcher qu'un de vos compagnons trop zélés aille ouvrir à la demande de quelqu'un.

– Oui, monsieur, dit l'homme.

Verchères amena l'autre employé avec lui.

Il regagna le salon où il avait passé une partie de la soirée.

Ramon Espiza était revenu, et Toranovna aussi. Fessanges était maintenant dans le salon.

Il ne pouvait mieux tomber.

Les deux détectives, avec leur semi-prisonnière, étaient au fond de l'appartement.

Verchères leur fit signe de venir le rejoindre.

Ils se tenaient près de la porte.

– Oui ? dirent les deux hommes.

– Voici ce qu'il faut faire, dit Verchères. Lili Dorn a été assassinée. Il y a dans ce salon quatre ou cinq personnes que je tiens à garder à vue. Il n'y a pas de fenêtres. Nous allons fermer la porte, et vous allez tous trois, vous et cet employé de l'hôtel, monter la garde ici. Vous êtes armés ?

– Oui.

– Alors ne laissez passer personne. Si quelqu'un veut entrer absolument, laissez-les faire. Ils signifient peut-être quelque chose dans le crime. Si ce ne sont que des curieux, tenez-les

éloignés sous n'importe quel prétexte.

– Oui, monsieur Verchères.

– Vous me connaissez ?

– Mais comment donc !

– Alors je vais mettre ces gens au courant de ce qui s'est passé. Observez bien leur visage lorsque je serai parti. Je vais ensuite m'occuper de la police.

– Oui.

Verchères se tourna vers le groupe dans le salon.

– Mesdames, messieurs !

Il se fit un silence immédiat.

– Vous remarquerez que nous avons fermé la porte, c'est pour vous garder ici. Il vient de se passer un drame et il est important que certains d'entre vous ne bougent pas...

Un remous dans la salle.

– Lili Dorn a été assassinée ! dit brutalement Verchères.

Il se fit des cris, des exclamations, des femmes manquèrent de se trouver mal.

Verchères ne s'occupa pas d'eux. Il regardait Fesanges, Tovanovna, Ramon Espiza... le petit jeune homme qui était l'amant courant de Lili Dorn.

Une mixture des plus complète, de tous les sentiments se montra sur ces visages.

Fesanges sursauta, pâlit affreusement, puis retomba sur le divan où il était assis.

Toranovna frappa du pied une fois, puis se mit à se tordre les mains avec un visage angoissé, regardant Ramon.

Ramon, lui, ne changea pas de visage.

Il resta totalement impassible.

Verchères crut déceler chez lui comme un air légèrement sarcastique.

Puis il alluma une cigarette.

Le petit jeune homme sursauta, se mit à faire des gestes incohérents, puis il fondit en larmes.

Et dans le silence qui s'était enfin établi,

comme si une masse lourde était tombée sur tout le monde, Fesanges demanda :

– Où est-elle ?

Verchères ne lui répondit pas.

Et Fesanges ne répéta pas sa question.

– J’engage tout le monde à ne pas essayer de sortir d’ici, dit Guy Verchères. Mes hommes sont armés. Ils tireront s’il le faut.

Puis il sortit dans un concert de protestations.

Il attendit quelques moments dans le corridor, pour voir si quelque chose se passerait. Mais comme personne ne tentait de sortir, il se hâta vers le prochain téléphone, pour alerter la police.

V

L'escouade des homicides, dirigée par Théo Belœil, arriva au galop.

Ce n'était pas tous les jours que les policiers avaient l'occasion de travailler dans un tel appareil de robes à grand décolleté.

Et après tout, ils aiment ça comme tout le monde.

Ils arrivèrent donc en force, mais Verchères les attendait à la porte de l'hôtel.

– Minute, dit le détective, minute ! Pas si vite ! Nous avons bien des choses à discuter avant d'entrer là...

Belœil, étonné, protesta.

– Tu dis qu'il y a un meurtre là-dedans ! Alors allons-y voir !

– Oui. Il y a un meurtre. Mais si nous y allons de cette façon, toute l'escouade et le branle-bas,

tu réalises que tu vas avoir sept à huit cents personnes sur les bras ?

– Comment ça ?

– Sais-tu qui a été assassiné ?

– Non.

– Lili Dorn !

– Quoi ? L'actrice ?

– Oui.

– Assassinée ? Mais par qui ?

Verchères éclata de rire.

– Te voilà bien, gros Belœil. Tu peux poser les pires questions... Par qui ! Mais c'est justement ça que tu dois nous apprendre, par qui...

– Et tu crois que si nous entrons là il va y avoir de la panique ?

– Oui.

– Où est-elle dans le moment ?

– Dans la toilette des dames.

– Mais n'importe qui peut la voir... !

– Non. L'endroit est fermé. Et gardé.

- Ah, bon. Les gens du bal ne le savent pas ?
 - Non. Excepté les occupants d’un salon. Ceux-là, je tenais à ce qu’ils le sachent.
 - Pourquoi ?
 - Lili avait fait des bêtises dans ce salon. Et l’un des occupants, je crois, est son assassin.
 - C’est sérieux ?
 - Absolument sérieux, oui.
 - Et tu crois que l’un d’eux... ?
 - Belœil, j’en suis certain... Mais... je ne puis encore le prouver...
 - Tel que je te connais, tu ne mettras pas grand temps à le faire.
- Ils étaient tous sur le grand perron de pierre de l’hôtel.
- Qu’est-ce qu’on fait, dit Belœil, est-ce qu’on entre ?
 - Oui, dit Verchères, mais discrètement.
 - Comment faire ça discrètement ?
 - Toi, un de tes hommes et moi, nous allons

entrer, et aller voir le cadavre. Ensuite, ton homme viendra chercher deux autres ici, et ils feront les constatations, ils verront aux empreintes, etc... Toujours avec la porte fermée. Pendant ce temps, nous irons causer avec nos gens dans le salon...

– Certainement...

Ils entrèrent.

– Évidemment, dit Verchères en chemin, je ne t'ai pas tout raconté encore. J'ai oublié de te dire que Lili Dorn avait reçu une lettre de Cassandra.

– Cassandra ?

Belœil avait eu un formidable sursaut...

– As-tu dit Cassandra ?

– Oui.

– L'escroc international ?

– Oui.

– Quelle sorte de lettre ? Pour l'avertir qu'il la volerait ?

– Oui.

– Et... ?

Verchères haussa les épaules.

– Elle n’a plus ses bijoux.

– Quoi ?

– Ses bijoux ont été volés...

Belœil s’arrêta net dans le grand hall de l’hôtel, et regarda Verchères en face.

– Ça se complique ! dit-il.

Il se gratta le front.

– Ça se complique diablement !

Il ajouta, perplexe :

– Tu comprends ça, Guy... Voici mon problème, en somme. Un meurtre, passe encore. Il y a un mobile. Des gens veulent tuer... Qui veut plus que tout autre, qui était là... qui... enfin, tu connais le travail... Mais s’il y a Cassandra mêlé là-dedans... je ne sais plus. C’est plus compliqué. C’est plus dur... Je ne me sens pas de taille à lutter contre lui...

Verchères le prit par le bras, le propulsa vers la salle de bal, et les corridors à l’arrière.

– Allons donc, Belœil. N’essayons pas de sauter les clôtures avant le temps. Cassandra y est peut-être mêlé, et peut-être aussi qu’il ne l’est pas. As-tu déjà entendu parler d’un Cassandra assassin ?

Belœil secoua la tête.

– Non, évidemment. Il ne fait jamais de telle bêtise...

– Alors ? Supposons, par exemple... Mais tiens, viens, allons-y voir...

Ils furent rendus devant la porte, et l’employé la leur ouvrit.

Au dedans, les trois hommes eurent peine à se mouvoir à l’aise tant l’espace était restreint.

Ils virent ce qu’avait vu tout d’abord Verchères. La chaise repoussée, le cadavre à plat ventre par terre...

Le couteau dans la nuque.

Un couteau à lame extrêmement mince, effilée.

Une mort rapide, dit Belœil. Justement le

cervelet, au nœud vital. Elle ne s'est même pas rendu compte de la chose, je ne crois pas.

Ils retournèrent le cadavre, et Verchères poussa une petite exclamation.

Sur l'épaule de la jeune femme, devant, il y avait une égratignure fraîche. Une goutte de sang en perlait.

Des marques un peu plus foncées que le meurtrier avait dû saisir Lili fortement de sa main. Et de plus, l'égratignure indiquait qu'elle avait dû opposer une certaine résistance, essayer de se dégager...

Verchères examina très longtemps cette petite plaie, puis il se releva.

– Pour ma part, dit-il, je crois en savoir assez long...

Belœil sortit doucement le couteau de la plaie...

– Quelle arme étrange, dit-il...

C'était plus un dard qu'un couteau. Un manche d'ivoire, une lame très fine en acier de haute tension, à peine plus qu'une lame de ciseau,

et de ciseaux fins, encore.

– Ce couteau devrait être facile à retracer dit Verchères.

Il prit l'arme, sortit une petite loupe de sa poche, et en examina la lame.

– Tiens, dit-il, regarde.

Une inscription avait été gravée près de la poignée.

Très fine, mais lisible.

« Werdermeyer, Breslau, Reich. »

Verchères sourit.

– C'est étrange, Belœil, comme bien peu nous donne des pistes intéressantes... dit-il. Ainsi, par cette inscription, et l'égratignure sur l'épaule de Lili Dorn, je crois pouvoir faire une très intéressante reconstitution du crime... Naturellement, je possède déjà des renseignements que tu ne connais pas...

Puis il rajusta son chapeau.

– Envoie chercher tes hommes pour photographier le cadavre, etc. Nous allons

rejoindre mes gens dans le petit salon.

– Très bien.

– Tu as tout vu ce que tu voulais voir ?

– Oui. Je suis amplement satisfait.

Il suivit Verchères.

Le détective le mena au salon, et ses coups légers sur la porte permirent qu’il entre.

Tout était comme il l’avait laissé.

Les couples assis ici et là.

Personne ne parlait, sauf un couple au fond. Un jeune chanteur sans importance et sa femme.

Ils causaient à voix basse, le dos presque tourné au reste du salon, sans se préoccuper de ce qui s’y passait.

Dès que Verchères entra, suivi de Belœil, Fesanges vint à lui, le visage cramoisi.

– Dites donc ! entonna-t-il, est-ce que nous allons être retenus longtemps ici ? Cet outrage va-t-il se continuer toute la nuit ?

Mais Verchères secoua la tête.

– Non, monsieur Fesanges, dit-il, non. Vous allez être libres bientôt. Du moins certains d’entre vous... L’affaire achève déjà.

L’ex-mari lorgna quelques instants le détective, puis il lui tourna le dos carrément, et alla s’asseoir sur son fauteuil.

Ramon Espiza, l’œil curieux, n’avait pas bougé en entendant entrer les policiers.

Il s’était contenté de relever la tête et de leur jeter un regard quasi interrogateur.

Toranovna était assise à côté de lui, fumant placidement une cigarette.

Le jeune amant marchait toujours en rond. Verchères prit une chaise, la tourna sens contraire, et l’enjamba.

Le menton appuyé sur ses deux poings, il promena son regard d’un côté de la pièce à l’autre.

Au bout de quelques minutes de silence manquant totalement de confort, il dit d’une voix railleuse :

– Si vous continuez à être tous aussi nerveux,

vous allez tous passer pour des coupables !

Une femme eut un léger cri.

Deux ou trois hommes sourirent nerveusement, rajustèrent leur cravate, essayèrent de se prendre des airs indifférents.

Verchères attendit encore quelques minutes, puis il dit :

– Maintenant, nous allons causer familièrement. L'un de vous, je ne sais encore qui mais je le saurai QUAND JE VOUDRAI, remarquez bien ce que je dis là, je le SAURAI QUAND JE VOUDRAI... Dans quelques instants, je vais poser à chacun de vous quelques questions. D'après vos réponses, je pourrai déterminer qui de vous a tué Lili Dorn.

De nouveau quelques exclamations étouffées...

Toranovna ne bougea pas.

Et Ramon Espiza avait plus que jamais un air amusé.

Guy Verchères continua :

– Lili Dorn s'est fait voler ses bijoux. Mais je vais tout de suite éclaircir ce point. Le criminel a

voulu faire passer son acte sur Cassandra, le célèbre escroc international. Malheureusement, il ne connaissait pas assez son homme. S'il l'avait connu, il aurait su que Cassandra ne tue jamais, et de plus, il vole TOUJOURS a un moment où la foule est la plus dense autour de sa victime. Il ne profite jamais de la solitude, ou d'une embuscade. Cassandra vole par sport. Il ne fait que des gestes sportifs...

Verchères pointa le doigt vers Belœil.

– L'inspecteur ici, le chef de l'escouade des Homicides, connaît bien le travail de Cassandra, il sait que ce soir, ce ne fut pas l'œuvre du grand bandit, mais l'œuvre d'un vulgaire criminel qui a voulu prendre le nom de Cassandra pour mieux se cacher... Malheureusement pour lui, car mes soupçons peuvent maintenant mieux se préciser...

Il alluma une cigarette.

– Maintenant, passons aux interrogatoires... Belœil se pencha à l'oreille de Verchères.

– Tu ne crois pas, lui dit-il tout bas, que tu serais mieux de questionner ces gens privément ?

– Non, lui répondit Verchères sur le même ton, car tous ces gens sont ennemis l'un de l'autre. Ils n'auraient aucun intérêt à s'entraider...

– Je vois, dit Belœil.

Fort, Verchères dit :

– Tout d'abord, parlons un peu de vous, Fesanges.

L'ex-mari de Lili Dorn se leva.

– Oui ? Je suis à votre disposition. C'est un crime brutal, je souhaite que vous trouviez son auteur.

Verchères soutint le regard de l'homme quelques secondes, et Fesanges baissa la vue.

– Si je comprends bien, Fesanges, votre divorce a été provoqué par Lili Dorn elle-même, n'est-ce pas ?

L'homme fit un geste de la main... comme pour protester.

– Est-ce qu'il est nécessaire de parler de ça devant tous... ces gens ?

Il montrait le groupe, maintenant rassemblé en

demi-cercle, debout devant Guy Verchères, et encadrant celui qui était interrogé.

– Oui, c’est nécessaire, parce qu’il est surtout question d’établir un mobile.

– Ah ?

– Dites-moi, alors cette histoire de divorce est exacte ?

Fesanges baissa la tête.

– Oui.

– Vous aviez donc gardé pour votre femme un certain penchant ?

La voix de Fesanges était à peine un souffle.

– Oui.

– Vous l’aimiez encore ?

– Oui.

– Vous réalisez combien proche de la haine est l’amour ?

– Je ne sais pas.

– Surtout l’amour dédaigné ?

– Je ne sais pas.

– On dit que vous êtes en mauvaise posture financière ?

– Qui vous a dit ça ? demanda l’homme.

– C’est la rumeur...

– Je ne suis pas riche, mais je me tire d’affaire.

– Les bijoux de votre femme vous auraient considérablement aidé.

Fesanges protesta.

– Je vous en prie. Si vous avez des accusations à formuler, soyez plus précis ! Est-ce que vous pensez que j’aurais tué ma femme ?

– Vous en étiez jaloux... ?

– C’est possible.,

– La jalousie peut faire commettre un meurtre...

– Pas quand on veut ravoir sa femme.

– Ça se dit après, pas avant le crime.

– Je vous dis que je ne l’ai pas tuée.

– Où étiez-vous au moment du crime ?

– Je ne sais... quand a-t-il été commis, au

juste ?

– Vous êtes venu dans la porte. Lili Dorn venait d’avoir une algarade avec Toranovna. Vous y avez peut être assisté ?

– Oui.

– Peu après Lili s’est assise sur le divan, et.... causait, c’est de façon de parler, avec Ramon Espiza. Vous avez vu ça ?

– Oui.

– Où êtes-vous allé en partant de là ?

– Je ne sais pas, dans le corridor... Je ne sais vraiment pas.

– Avez-vous vu sortir Lili pour se rendre à la toilette ?

– Non.

– Vous en êtes sûr ?

– Oui. Si je l’avais vue, seule, je lui aurais parlé.

– Où étiez-vous ?

– Si je me souviens, j’étais avec une amie,

dans un autre salon... Mais c'est vague dans ma tête...

– Bon. Disons que j'en sais assez pour l'instant. Verchères fit un signe, montra Ramon Espiza.

– Je n'ai pas fini, vous savez... Il y a encore bien des choses à éclaircir.

Il fit signe à Ramon d'approcher.

L'Espagnol avança de quelques pas, et se tint droit devant Verchères, le défiant presque, semblait-il.

Guy sourit.

– Vous concevez, Ramon, que vous êtes dans de mauvais draps ? dit-il.

Le chanteur ne dit rien.

Seulement, un de ses sourcils se releva, et Verchères accepta le geste comme une question.

– Oui. Lili Dorn est sortie d'ici. Vous l'avez précédée de quelques secondes à peine. Elle vous suivait, Ramon, j'en suis certain...

Mais le chanteur secoua la tête.

– Voyons donc, dit-il, vous n’allez pas raconter des sornettes pareilles. D’abord, pour me suivre, il aurait fallu que j’entre tout d’abord dans la toilette, et qu’elle y entre après. Vous réalisez que ce n’est pas tout à fait la chose facile à faire, avec deux cents personnes qui se baladent dans un corridor et vous voient entrer... Demandez à n’importe quel d’entre eux où je suis allé. Ils le savent, ils m’ont harcelé pour avoir mon autographe.

– Et où êtes-vous allé ?

– Simplement au magasin de cigares et cigarettes, me chercher de quoi fumer.

– Vous êtes bien certain de ça ?

– Oui.

– Vous pouvez le jurer ?

– Je peux m’efforcer de trouver des témoins, si vous n’y voyez pas d’objection. Et d’ailleurs, je crois que vous ne pourriez, en toute justice, m’empêcher de prouver où j’étais à ce moment.

– Non, dit Verchères, non. D’ailleurs, je pourrais vous dire des choses réellement

renversantes...

– Ah, oui ?

– Mais je ne vous les dirai pas. Examinons un peu vos relations avec diverses femmes. À commencer par Toranovna.

Ramon haussa légèrement les épaules.

– Toranovna est mon amie. Cela répond à votre question ?

– Non.

– Comment, non...

– Elle est votre amie. Vous dites ça comme ça. Mais je voudrais savoir, par exemple si vous n'étiez pas en train de la jeter par-dessus bord...

Toranovna, qui était restée assise sur le divan, se leva d'un bond, et vint se planter devant Verchères.

Quand elle parlait, elle avait un gentil accent zézayant.

Mais la gentillesse s'arrêtait là.

La femme avait une souplesse de cougar. On sentait chez elle des muscles développés par

de longues années sur la scène, comme danseuse de ballet.

Et on sentait en plus toute la fougue d'une slave aux passions déchaînées.

Elle claqua ses mots comme des fouets cinglants.

– Dites-le encore, ce que vous venez de dire ! Dites-le !

– Vous savez, dit Guy, je ne parle pas sans d'abord avoir collé mon oreille par terre. On entend très bien les bruits que font les choses de cette façon. Ainsi, je dirais que Ramon, fasciné par les charmes de Lili, qu'il n'avait jamais réellement regardée auparavant, s'apprêtait à vous donner un subtil congé... Du moins, ce sont les bruits que j'entends.

L'atmosphère devenait de plus en plus tendue.

Les gens, muets, retenaient jusqu'à leur souffle pour ne rien manquer.

Guy Verchères, parfaitement calme, observait la petite danseuse.

Debout devant lui, elle était tendue, prête à

bondir comme un fauve. Ses yeux lançaient des éclairs.

– Je vous tuerai, dit-elle. Je vous tuerai si vous répétez une telle chose. Ramon est à moi !

Elle avait lancé ces derniers mots comme un cri de triomphe.

Ramon frissonna.

Il prit Toranovna par le bras et la tira à lui...

– Viens, dit-il, il ne faut pas tout prendre au pied levé comme ça. Monsieur Verchères cherche surtout à te faire parler.

La jeune fille resta quelques secondes plantée là, puis elle accepta de se tenir contre Ramon.

– Naturellement, dit Guy, tout ceci entraînait des complications. Lili sentait que vous seriez sa nouvelle conquête, et ce soir, elle a tenté de jouer un jeu qui précipiterait les événements... Donc la petite scène...

Ramon fit une grimace.

– Vous concevez que cette chose puisse m’être déplaisante à discuter. Après tout, quels que

soient les défauts que vous imputiez à Lili, ou ses mobiles, il ne faut pas oublier qu'elle est morte !

Verchères ricana :

– Voilà des sentiments fort honnêtes, monsieur Ramon Espiza... Seulement, ici, nous sommes à éclaircir un meurtre. Il est question de mobiles.. Alors il ne faut pas oublier le but à atteindre. Et je crois que Lili, si elle nous entend quelque part, doit être très satisfaite de la tournure que prend l'interrogatoire. Elle sent bien, elle que je m'en vais droit au but...

Verchères sortit de sa poche un couteau. Le couteau du crime.

Vous voyez ça ? dit-il.

Toutes les têtes se tendirent.

– Ce que vous voyez là, dit Guy Verchères, c'est le couteau du crime... Il a servi à tuer Lili.

Les têtes se tendirent encore plus.

Une ou deux femmes poussèrent de petits gémissements.

Verchères jouait avec, le tenant par la garde de

la poignée.

– Ce qu’il y a de remarquable, dit-il, c’est que c’est un couteau allemand...

Puis il promena son regard sur les gens devant lui.

Ramon était pâle, la tête baissée, il jouait nerveusement avec sa cigarette.

Fesanges, très droit, très raide, était comme une statue...

– Naturellement, dit Guy, il y a bien des suppositions à faire... Et je vais m’en permettre une... Savez-vous où on trouve surtout les couteaux allemands ? Non ? Saviez-vous que les Allemands ont mis sur pieds, dans une certaine partie du monde, sur trust absolu des couteaux, ciseaux, haches... et tout instrument taillant ?

Il attendit son effet...

– Et que ce pays est l’Amérique du Sud.

Ramon poussa un rugissement, et voulut s’élancer sur Verchères...

VI

Pendant quelques secondes, ce fut une ruée, une poussée générale.

Mais Belœil, qui s'attendait à quelque chose seulement au ton de Verchères, était prêt.

Verchères, en voyant venir Ramon sur lui, lui avait poussé sa chaise dans les jambes.

Et les deux détectives privés avaient solidement empoigné la danseuse Toranovna.

Le calme fut vite rétabli.

Ramon, le visage vidé de sang, tremblait entre la poigne solide de Belœil.

Il jurait en un flot rapide de son pire espagnol des bas-fonds. Un mélange de dialectes indiens et de castillan plus ou moins pur.

Verchères attendit que le silence fut rétabli, puis il demanda à Ramon :

– Alors, il est à vous le couteau ?

Ramon hésita quelques instants, regarda Toranovna.

Il eut tout à coup un air d'indicible désarroi sur le visage et il admit d'une voix blanche :

– Oui, oui, il est à moi.

Verchères remit l'arme dans sa poche.

– Maintenant, dit-il nous allons poser quelques questions à votre petite amie.

Taranovna s'avança.

– Je suis prête, dit-elle. Je n'ai rien à cacher.

– Tant mieux, dit Guy, cela ira beaucoup plus vite ainsi.

– Que voulez-vous savoir ?

– Vous haïssiez Lili Dorn ? demanda Guy.

– Oui.

– Depuis quand ?

– Depuis qu'elle tourne autour de Ramon.

– Et c'est depuis longtemps, ça ?

– Deux mois environ. Mais je ne lui ai jamais

laissé de chances.

– Que voulez-vous dire ?

– Je surveillais Ramon. Je la surveillais, elle.

– Bon... Il ne s'est rien passé, à part ce soir, durant ces deux mois ?

– Non.

– Connaissez-vous Cassandra ? demanda Verchères à brûle-pourpoint.

Toranovna regarda passivement Verchères, ne laissant aucun muscle trahir ses réactions.

– Oui, dit-elle, je le connais de nom, comme tout le monde.

Verchères changea son fusil d'épaule.

– Vous êtes sortie, pour suivre Ramon, lorsque Lili est sortie aussi. Où êtes-vous allée ?

La danseuse pinça ses lèvres et ne répondit rien.

– Parlez, dit Guy. Si vous ne parlez pas, vous vous exposez à des conséquences graves.

Elle ne dit rien.

– Où êtes-vous allée ? demanda Verchères...

Elle fit un geste las.

– Pourquoi me le demander, vous le savez aussi bien...

– Ah, oui ?

– Vous étiez dans la porte, vous avez dû me voir entrer...

– Dans la toilette ?

– Oui.

– Lili était là ?

– Vivante ?

– Non.

– Morte.

– Oui.

Ce fut dit comme ça, sèchement, sans intonations...

Un long silence suivit ces déclarations.

– Dites-moi demanda Verchères, je veux savoir. Quand vous êtes entrée dans la toilette, quelles étaient vos intentions ?

- Je voulais la tuer.
- Lili Dorn ?
- Oui.
- Mais vous avez été devancée ?
- Oui.
- Savez-vous par qui ?
- Non.
- Vous n’avez vu personne ?
- Non.
- Vous réalisez que tout ceci a bien pu arriver en cinq minutes à peine ?
- Oui.
- L’entrée de Lili à la toilette, le meurtre, la sortie du meurtrier et finalement votre entrée à vous... Quelqu’un a dû voir quelque chose se passer !

Mais personne ne dit mot.

Verchères réalisait que quelqu’un dans le corridor à ce moment-là, avait vu entrer Lili, et entrer le meurtrier ensuite, et ressortir le

meurtrier...

Mais pour trouver ce témoin, il aurait fallu retenir tout le monde à l'hôtel, avertir les gens, créer de la panique... questionner tout le monde...

Non, c'était une tâche trop longue et ardue...

Et Guy était convaincu qu'il détenait la preuve assez absolue du crime, et le moyen de faire avouer celui qui avait tué.

Évidemment, l'important était de pointer le doigt dans la bonne direction au début.

– Vous savez, dit Guy, le crime est une drôle de maladie. Le moins à soupçonner est souvent le plus dangereux. Et un crime accompli comme celui de ce soir est un crime sans préméditation. Il a été commis comme ça, par impulsion dans un moment de rage aveugle...

– Tu oublies Cassandre, dit Belœil.

– Non, je ne l'oublie pas, répondit l'as-détective. Au contraire, plus le temps passe, plus je songe à lui. Je songe qu'en fait il est peut-être parmi nous... Mais il devient une victime bien innocente dans cette affaire.

– Tu croirais donc finalement que la lettre a été écrite par lui ?

– J’ai le droit de changer d’idée...

– Oui, évidemment...

– Je crois qu’il a écrit la lettre. Mais je ne crois pas qu’il ait tué Lili Dorn.

– Les bijoux sont pourtant volés, dit Belœil.

– Oui... voilà, dit Guy, les bijoux sont disparus... Et seulement ça me suffit, en somme, pour commencer un procédé d’élimination... Et déjà, ce procédé rapporte ses fruits.

Toranovna eut un ricanement brusque.

Ramon s’épongeait le front.

Seul le petit jeune homme, l’amant de Lili Dorn, ne disait rien. Il était assis, le seul qui le fut, et il regardait Fesanges avec des yeux féroces.

Fesanges ne regardait personne.

Il était appuyé contre le mur...

Guy se leva.

Il vint tranquillement s'asseoir sur le divan, à côté du petit jeune homme.

– Celui qui a fait ça, dit-il à l'amant, est un salaud !

Le petit jeune homme tourna vers Guy des yeux baignés de larmes...

– Oui, dit-il, oui, un salaud !

Guy le regarda d'un air railleur...

– Pourquoi pleures-tu ? Parce qu'elle est morte ? Ou parce qu'elle ne sera plus là pour te faire vivre ?

Le jeune homme devint rouge, baissa la tête et serra les poings convulsivement.

Mais il se regarda les poignets, et il est à supposer qu'il les trouva trop frêles, car il ne se défendit pas de l'attaque et ne sauta pas sur Guy.

Guy retourna devant les gens rassemblés en groupe.

– Je voudrais, dit-il, que vous me compreniez bien. Il me serait très facile, dès cet instant de pointer le doigt sur le coupable.

Il alluma une cigarette.

– Seulement, dit-il, j’aimerais mieux que le coupable se déclare lui-même...

Il ricana :

– Vous ne savez pas pourquoi ? Parce que je veux faire frire cette personne un petit peu... Lui donner un avant-goût de sa punition. Lili Dorn était une très grande actrice. Quels qu’aient été ses défauts, elle était une très grande artiste. Celui qui l’a tuée est un lâche...

Verchères se posa la main sur le front.

– L’un de vous a tué Lili Dorn. Et nous ne sortirons pas d’ici avant que le coupable ne soit découvert.

Il regarda sa montre.

– Il est deux heures du matin, continua-t-il. Vous avez une heure. Après ce temps, c’est moi qui va pointer le doigt sur le coupable.

Verchères bluffait, mais c’était pour le bon motif. Deux ou trois personnes dans ce salon avaient des mobiles suffisants.

Deux ou trois personnes avaient eu amplement l'opportunité de tuer la jeune femme.

Fesanges, que la mort de Lili et le vol des bijoux pouvaient aider.

D'abord pour la vengeance et la satisfaction encourue, puis ensuite pour l'argent des bijoux.

Ramon, que les attentions de Lili mettait dans de mauvais draps, et qui aurait certainement profité des bijoux lui aussi.

Toranovna, que son âme sanguinaire de slave déchaînée pouvait mener à tous les crimes, par jalousie surtout.

Ces gens, et d'autres...

Un policier entra.

Il tenait des feuilles de papier à la main.

– Nous avons les empreintes, dit-il à Belœil.
Plusieurs empreintes.

Belœil se plissa le front.

– Dans cette toilette, vingt femmes peuvent avoir laissé leur empreintes...

– C'est vrai, dit Verchères, mais sur la robe de

satin de Lili ? Et sur la table... La chaise qui fut repoussée... Voyons un peu ces empreintes.

Il prit les papiers, les étudia quelques minutes, puis il soupira.

– Il ne reste donc qu’une chose à faire, prenons les empreintes de tout le monde ici...

L’un des détectives privés s’avança.

– Je puis vous aider dans ce travail, dit-il, je sais comment...

Belœil le regarda.

– Qui êtes-vous ? dit-il.

– Marc Dauvais, détective privé. Il avait été engagé par Lili Dorn pour surveiller ses bijoux...

– Ah, bon.

Dauvais montra à Belœil son identification, ses permis.

– Très bien, vous allez nous aider...

Verchères se tourna vers les spectateurs.

– Nous allons prendre les empreintes digitales de chacun de vous, dit-il. Nous trouverons ainsi

le criminel. Les empreintes relevées sur la scène du crime si elles se comparent à des empreintes ici nous donnent immédiatement une première preuve. Il y en a une autre, deux même. Lorsque Lili fut assassinée, le meurtrier lui a empoigné l'épaule, il a serré fort. Il a laissé là l'empreinte de sa main. Bien plus, il a égratigné Lili Dorn.

La voix de Verchères se fit insinuante, douce, menaçante.

– L'un de vous ici a des débris de la peau de Lili Dorn sous un ongle. Les essais de laboratoire prouveront hors de toute doute que c'est bien de l'épiderme de la défunte. Ses empreintes seront les mêmes, les empreintes digitales seront les mêmes, et, nous trouverons sur lui cent mille dollars de bijoux...

Il se fit tout à coup un mouvement près du divan.

Le petit jeune homme, l'amant de Lili Dorn s'approcha.

– Alors, dit-il, ne vous donnez pas tout ce tracas. C'est moi la coupable.

Il tendit ses mains, attendant les menottes.

François Lafond était calme, cependant.

– Je l’ai tuée, parce que c’était mieux ainsi.
Elle le méritait. Elle n’était destinée qu’à faire
souffrir les gens...

VII

Le lendemain après-midi, Belœil et Verchères se retrouvaient dans le bureau.

Belœil était rouge...

– Tu ne sais pas ce qui arrive, hein, Verchères ?

– Oh, non !... Rien comme ça...

– Quoi alors ?

– Tu sais que le détective Dauvais est venu ici avec nous, pour ramener Lafond. Il a prétexté qu’il voulait inscrire tout de suite sa déposition comme témoin, pour n’avoir pas à assister à l’enquête du coroner.

– C’était logique.

– Il nous a aidé à identifier les bijoux, dans le salon. Puis, nous sommes tous montés en voiture. En arrivant ici, il a fait une brève déposition écrite, pendant que j’attendais, avec Lafond, qu’il

eut fini, pour aller inscrire le meurtrier à l'écrou...

– Oui, oui...

– Quand il a été parti, j'ai amené Lafond devant le sergent de garde, et je l'ai inscrit. Puis nous l'avons fouillé, comme c'est l'habitude... Il n'avait plus les bijoux sur lui...

– Tu as fouillé partout ?

– Oui.

– Pas de bijoux !

Verchères riait.

– Ce n'est pas drôle, dit Belœil, et tu comprends ce que ça veut dire ?

– Je comprends sans comprendre... Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Tout simplement ceci. Les bijoux ont été audacieusement volés...

– Ne ris pas, Verchères, dit Belœil. Ne ris pas, car je ne sais pas du tout comment je vais me tirer de cette affaire...

– Que veux-tu dire ?

– Je veux dire que ce n'est pas un vol ordinaire, et la preuve, c'est que tu le trouves si drôle...

– Je me doutais qu'il se produirait, dit Guy, je m'en doutais fort bien...

– Et tu n'as rien dit ?

– L'affaire m'est sortie de l'idée, quand j'y ai pensé, il était trop tard, et j'ai jugé que le vol avait été accompli...

– Il a été accompli !

– Et tu sais par qui ?

– Oui, je le sais, maintenant.

Belœil poussa une carte de visite vers Guy Verchères...

« Cassandre. »

Et Guy rit de plus belle.

– Je savais qu'il était là... Je le savais fort bien. En fait, c'est un peu grâce à lui si j'ai pu mettre la main sur Lafond.

– Comment ça ?

– Lili reçoit une lettre de Cassandra. Elle semble être bien authentique. La signature est sans fléchissements, celle de Cassandra. Je la connais... Qui, de tous ceux qui étaient là hier soir, était le plus au courant d'une telle affaire ?

– Cassandra ?

– Évidemment, mais à part lui ?

– Lafond.

– Tout juste. Il vivait avec Lili Dorn. Il connaissait toute sa vie. Il savait que Cassandra essaierait de voler les bijoux. Et même s'il ne les volait pas, sa présence annoncée par la lettre suffirait, dans l'idée du jeune homme, à faire rejeter les soupçons sur Cassandra... Et c'était bien le contraire. Immédiatement j'ai déduit que le criminel était quelqu'un de très près de Lili... son amant, entre autres... Et tu vois que je ne me trompais pas...

– Tu n'en sais pas plus long ?

– J'ai communiqué avec l'Agence O'Hara, et il y avait effectivement un Dauvais qui travaillait pour eux. Seulement, il a démissionné ce matin,

par téléphone. Et regarde ce que j'ai reçu, par livraison spéciale tout à l'heure ?

Il montra une grande enveloppe :

– L'insigne de Dauvais, dit-il, ses cartes d'identification, son permis...

– Sais-tu comment il se fait que le grand Cassandre soit devenu policier privé pour la circonstance ?

– C'est très simple. Il s'est embauché là il y a deux mois. Il avait d'excellentes références...

– Forgées probablement.

– Oui. Et on l'a embauché. Il a demandé, en entrant là, si l'agence s'occupait des affaires de Lili Dorn, et lorsqu'on lui a répondu dans l'affirmative, il a paru beaucoup plus enthousiasmé.

Verchères éclata de rire.

– Formidable, dit-il. Cassandre est un as. Chargé de surveiller les bijoux, il les vole... N'empêche qu'il nous a eus, tous !

Belœil soupira :

– Et moi, je suis dans de beaux draps... !

Un messenger entra, il portait un petit paquet de forme oblongue.

Belœil défit les attaches, et dedans le paquet il y avait une boîte.

La boîte contenait les bijoux de Lili Dorn.

Et une carte de Cassandre.

« De la pacotille. Ça ne vaut pas deux mille dollars. Je vous les renvoie. Vous pourrez peut-être les trouver utiles... »

« CASSANDRE »...

Belœil soupesa songeusement les bijoux.

– Et tout ce drame a été commis pour cette pacotille, dit-il. Lili Dorn valait pour ses bijoux, aux yeux de Ramon, aux yeux de Lafond, et peut-être au yeux de Fesanges. Ils ont joué le jeu, et c'était pour ça... Et tu vois, c'était de la pacotille...

Verchères alluma lentement une cigarette.

– Nous en sommes pour nos frais, en somme. Nous avons Lafond, mais les bijoux ne valent rien. Au moins, toi, Belœil, tu es sauvé... Les bijoux volés, comme tu dis, ça pouvait te mettre dans de mauvais draps auprès de tes supérieurs...

– Oui,

– Ils ne sont plus volés, ils sont ici...

– Oui.

– Et Lafond est écroué, tout est bien qui finit bien. Le criminel sera puni, les honnêtes policiers recevront la récompense qu’ils méritent, et tout le monde sera content...

Cet ouvrage est le 585^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.